

18 au 21 Juin 1848.

Prix : 5 centimes.

1<sup>re</sup> année. N° 3.

# L'ACCUSATEUR PUBLIC

PAR ALPHONSE ESQUIROS

ET PAR LES MEMBRES FONDATEURS DU CLUB DU PEUPLE.

Paris : un an 5 fr. — Six mois 2 fr. 50.

Trois mois 1 fr. 25.

Paraissant le Dimanche et le Mercredi.

On s'abonne

Au bureau de la rédaction, rue Mon-  
sieur-le-Prince, 28.

On trouve des n° de L'ACCUSATEUR PUBLIC ;  
chez BRY aîné, 21, rue des Mathurins Saint-Jac-  
ques, chez FOMBERTAUX, rue de l'Arbre-Sec 26, et  
au bureau de rédaction rue M. le Prince, 28.

Paris, 21 Juin.

Ni liberté, ni ordre.

Il faut en vérité de l'audace à nos batteurs politi-  
ques, pour oser mettre en tête de leurs ordonnances  
et de leurs placards le titre de République française.  
Non, il n'y a pas de République, quand la liberté indi-  
viduelle n'existe pas, quand le domicile est violé cha-  
que jour par l'impudeur des agents de la police, quand  
la fraternité est écrite sur le bâton de l'assommeur ou  
à la bouche du canon. Apostats du *National*, qu'auriez-  
vous dit, si le 20 février la police eût fait une descente  
dans vos bureaux, sous prétexte du banquet électo-  
ral ? Et cependant ce fameux banquet contenait une  
révolution, tandis que celui des travailleurs ne con-  
tient qu'un toast à l'avenir du peuple. Ce que le gou-  
vernement de Louis-Philippe n'a pas osé faire, vous  
le faites.

Armand Carrel, votre maître, a écrit dans votre  
feuille des pages ardentes contre l'arrestation préven-  
tive. — Eh bien, jamais ce moyen de gouvernement,  
stigmatisé dans vos colonnes, sous le règne de Louis-  
Philippe, n'a été si fréquemment et si brutalement  
employé que depuis votre avènement aux affaires.  
Jamais le sort des prévenus n'a été si intolérable. Les  
cachots de la Conciergerie, le donjon de Vincennes  
accusent votre inhumanité stupide. Les tortures inu-  
tiles que vous faites endurer à Raspail, à Blanqui, à  
Sobrier, à Barbès, en les séquestrant, en les privant  
d'air et de mouvement, montrent bien que vous  
poursuivez sur eux des haines et des vengeances par-  
ticulières. Blanqui, Raspail ont du talent et vous n'en  
avez pas. Barbès a le cœur du peuple et vous n'avez  
que son indifférence et son dédain. Il vous l'a bien  
montré aux dernières élections de Paris. Voilà ce qui  
vous irrite ; car vous avez les jalousies et les colères  
de la médiocrité.

Vous n'avez rien découvert en fait de gouverne-  
ment ; je me trompe, vous avez inventé la peur.  
Voilà tout votre ouvrage. Pour masquer cette peur,  
vous avez recours à toutes les exagérations du régime  
militaire. Paris n'est plus qu'une caserne. Votre Clé-  
ment Thomas fait écraser tous les soirs, par manière  
d'exercice, ce même peuple que vous déclarez sou-  
verain, le soir du 24 février. O terroristes terrifiés !  
vous n'avez ni cœur, ni mémoire !

La vieille bande noire de la magistrature royaliste,  
ces hommes ennemis de toute liberté, de toute démoc-  
ratie, vous imposent leurs conditions, que vous su-  
bisiez par haine des républicains. Après vous être dé-  
chainés pendant dix-huit ans contre les procès politi-  
ques, vous vous lancez dans la même voie avec plus  
de fureur que les ministres de Louis-Philippe. Vous  
reprochiez fort agréablement au dernier règne de  
n'avoir écrit les pages de son histoire que sur les murs  
de Doullens ou du mont Saint-Michel. Mais, vous,  
où sont vos titres, vos actions d'éclat, vos victoires ?  
Je cherche ce que vous avez fait depuis le 24 février,  
et je ne découvre rien ; vous n'avez rempli d'autre  
vide que celui du donjon de Vincennes.

Vous déclarez, en termes voilés et timides, que vous  
n'aurez pas recours à un papier-monnaie ; mais c'est  
du papier-monnaie que vous distribuez maintenant  
aux créanciers de la caisse d'épargne. Vos coupons de  
rente sont des assignats, et encore des assignats de la  
pire espèce ; car les vôtres n'ont pas même cours  
immédiat sur la place.

Vous n'êtes capables de rien établir, ni l'ordre, ni

la liberté. Par vos lâches concessions à l'esprit mo-  
narchique, par votre impuissance d'agir, vous rendez  
possibles tous les candidats à la couronne. Au lieu  
d'annihiler le prince Louis Bonaparte, en l'absorbant  
dans votre étouffoir des neuf cents, vous en faites,  
par votre faible résistance, un personnage. Il semble  
que vous cherchiez toutes les occasions de mettre en  
relief les prétendants. Si l'on pense à eux, c'est qu'on  
ne pense pas à vous, c'est qu'on ne s'aperçoit pas  
même de votre existence, autrement que par le ma-  
laise-public.

Il faut que cela change ! ce mot est dans toutes les  
bouches et dans tous les cœurs. Le peuple souffre, la  
classe moyenne souffre. Le mécontentement est gé-  
néral. On ne fait pas une société avec des patrouilles,  
ni des uniformes. Trembler n'est pas vivre. Vous de-  
viez ébaucher une Constitution ; voici deux mois que  
l'Assemblée nationale siège ; où en est-elle de ses tra-  
vaux ? En vérité, ces gens-là nous coûtent trop cher  
pour la besogne qu'ils font.

Nous engagerons toujours le peuple à s'abstenir de  
démonstrations inutiles. Les bons citoyens n'ont rien  
à voir dans les attroupements. Ne donnons pas cette  
satisfaction à la police ! Notre force est aujourd'hui  
dans la négation et l'attente ; conservons cette force.  
Laissons nos adversaires se suicider dans leur impu-  
issance. Ils n'ont ni l'idée politique, ni l'idée sociale.  
Laissons-les se débattre sous l'absence d'air philoso-  
phique et intellectuel, comme l'oiseau dans sa cage  
de verre, quand la machine pneumatique lui soutire  
les conditions atmosphériques de la vie.

## Les insultes aux Démocrates.

« Calomnieux, calomnieux ; il en reste toujours  
quelque chose, » c'est le principe des réacteurs.

Il n'est pas de réputation démocratique, si pure  
qu'elle soit, qui n'ait été touchée par eux et flétrie. Ces  
hommes sont de la nature des limaces ; ils bavent  
sur tout.

Le soir et le lendemain de la malheureuse journée  
du 15 mai, des émissaires parcouraient les campagnes  
des environs de Paris. Ils s'efforçaient sur leur passage  
les bruits les plus étranges et les plus noirs. « Eh  
bien, s'écriaient-ils, en fixant autour d'eux des regards  
qui contrefaisaient l'épouvante, nous venons d'échap-  
per à une fièvre tourmente. Plus de 200,000 têtes al-  
laient tomber. Citoyens agriculteurs, qui m'entourez,  
c'en était fait de vous. Pierre, Paul, Jean, j'ai vu votre  
nom écrit en toutes lettres sur la liste des proscrits.  
Vous n'auriez pas vu le soleil de demain. Vos champs  
allaient être partagés, vos moissons fauchées en herbe,  
vos troupeaux détruits pour nourrir les terroristes.  
Rendez grâce aux Dieux et à la garde nationale. »

Les hommes qui tenaient ce langage étaient des  
bourgeois, des propriétaires, des fonctionnaires pu-  
blics ; ils mentaient officiellement, car, ils savaient  
fort bien qu'aucun parti ne rêve maintenant en France  
le rétablissement de la guillotine, si ce n'est le parti  
réacteur.

Les calomnies collectives ne sont encore rien, en  
comparaison des calomnies privées qui circulent,  
dans le monde, sur les chefs du parti démocratique.  
Celui-ci est un scélérat, cet autre est un traître. De  
preuves, aucunes ; de faits positifs, nulle trace. On se  
contente de la réputation toute faite qui a cours dans  
le vulgaire sur tel ou tel homme en évidence. C'est  
un écriteau dont nul ne se soucie d'approfondir la vé-  
rité. La faiblesse ou la perversité humaine se com-  
plait à ce dénigrement des hommes et des choses. Il  
semble qu'on relève sa moralité à ses propres yeux  
en abaissant et en déchirant celle des autres.

Comme par suite des préjugés et du désordre des  
mœurs, la fortune est dans notre société la mesure de  
la considération qu'on accorde à chaque homme, nos  
adversaires cherchent aussi à jeter de la défaveur sur  
les républicains démocrates en les accusant de man-  
quer du nécessaire. La vérité est que les démocrates

ne sont ni plus pauvres, ni plus riches que les autres  
hommes. Il y a dans toutes les opinions des gens de  
bonne foi qui se rallient à tel ou tel principe, sans  
consulter l'état de leur bourse. Cette misère, à la sup-  
poser même aussi réelle qu'on l'a dit, ne serait pas  
une accusation directe contre les démocrates, mais  
une charge contre la société, car un état bien organisé  
doit nourrir tous ses membres qui travaillent. Il y a  
parmi les démocrates des écrivains, des artistes, des  
ouvriers ; s'ils sont aussi dénués qu'on le dit, je trouve  
que ce dénuement, loin de pouvoir leur être imputé à  
mal, condamne précisément l'ancien ordre de choses  
qu'ils veulent frapper. S'ils eussent cédé, comme  
tant d'autres, à des transactions de conscience, ils se-  
raient peut-être plus fortunés. Être pauvre, c'est  
porter dans sa personne, dans ses mœurs, dans sa  
manière de vivre le témoignage éclatant que l'on n'a  
pas soustrait à son profit la substance des autres  
hommes. Je ne vois rien là que d'honorable.

Nos adversaires tiennent entre leurs mains cette  
espèce de considération factice que l'on achète par  
de l'argent. Qui le nie ? Mais, cette considération-là  
établie uniquement sur l'ignorance ou la bassesse de  
ceux qui les entourent ne saurait nous éblouir. On  
connaît la moralité de la plupart de ces fortunés qui  
calomnient notre misère. Sur dix fonctionnaires de  
l'Etat, il y en a au moins neuf qui doivent leur bien-  
être personnel à des concussion et à des fraudes  
qu'on tolère. J'ai vu de près les chefs des établisse-  
ments et des services publics, je les ai vus à l'œuvre ;  
hé bien, je déclare que la forêt de Bondy a été trans-  
portée dans nos institutions administratives.

De tous les travaux d'Hercule, celui que j'admire  
le plus, parce que je n'aurais pas le cœur de l'ac-  
complir, c'est d'avoir nettoyé les écuries d'Ogias.  
Hercule aujourd'hui, c'est le peuple. A lui de balayer  
les abus de la propriété mal acquise ; à lui de passer  
au creuset de la conscience publique ces fortunes où  
l'or se mêle à l'alliage. Il ne faut pas croire que la  
corruption, le vol, l'appropriation illicite habitent  
seulement les fonctions supérieures de la société. Non,  
la classe bourgeoise est atteinte jusqu'à la racine par  
cette cupidité frauduleuse.

Et voilà les misérables qui osent élever la voix dans  
les rues contre des citoyens dont la vie est pure,  
dont le désintéressement s'est étendu jusqu'au mar-  
tyre ! Ne mentez pas, ne cherchez point à masquer le  
motif de votre haine. La démoralisation vous plaît ;  
l'austérité vous épouvante. Ce que vous détestez dans  
les hommes de la démocratie, c'est leur puritanisme  
et leur probité inquiète. Vous avez peur d'eux, parce  
que vous les savez convaincus. Moins inflexibles et  
moins sévères pour eux-mêmes, vous les aimeriez  
mieux ; car vous espéreriez les corrompre !

Quant à vous, qu'on persécute et qu'on calomnie,  
vous n'avez pas besoin qu'on vous défende. — Votre vie  
rayonne à travers les pierres des cachots. Les autres  
ont joui, vous avez souffert. A eux la coupe, à vous  
le calice ; mais à vous la gloire !

Cette gloire, vous ne la recueillerez qu'à travers la  
patience et les affronts ; c'est un rayon de soleil qui  
entre par la pierre entr'ouverte du sépulchre.

Dieu nous est témoin que nous sommes préparés à  
la lutte : liberté, fortune, considération personnelle,  
tout ce que les hommes estiment par ignorance ou  
par vanité, nous avons tout laissé derrière nous,  
parce que tout cela ne vaut pas la victoire d'un prin-  
cipe d'où dépend le bonheur du genre humain. Péri-  
sent une seconde fois nos mémoires, périsse en nous  
tout ce qui n'est point l'idée sociale ! Que la postérité  
oublieuse marche en riant sur nos cadavres ; mais  
qu'elle profite néanmoins de notre labeur et de nos  
sacrifices !

Nous avons sous les yeux un plan de constitution  
rédigé par un locataire de Charenton. Ce plan est re-  
marquable. L'auteur se déclare pour un président,  
pour la division du pouvoir législatif en deux cham-



bres, pour le maintien des prérogatives attribuées à la magistrature et au clergé. Tout ceci est inspiré, comme on voit, par un excellent esprit de conservation et de prudence; ce qui prouve qu'on peut être à la fois modéré... et fon.

### Terreur des Hypocrites.

Les réacteurs, attentifs à saisir toutes les occasions de jeter de la défaveur sur le parti démocratique, ont inventé l'odieuse menace des pillages de pillage faites par les hommes qui appartiennent à cette noble et glorieuse pensée. Nous commencerons par dire que l'idée démocratique, fondée sur la religion de l'humanité, exclut tout sentiment de cupidité ou de représailles, et que nul n'a si profondément le sentiment de l'ordre que le démocrate; mais cet argument peut, à une époque de prévention, ne pas être regardé comme suffisamment prouvé. Nous ajouterons donc que beaucoup d'entre ces vertueux trembleurs seraient fort aisés sans doute que le pillage vint leur permettre d'arranger, au détriment de leurs créanciers, leurs affaires délabrées; il seraient les premiers à se piller, pour qu'on les regardât comme des victimes de la guerre civile, et, qu'à ce titre, remise leur fût faite de leurs dettes.

Nous connaissons un grand nombre de modérés qui crient au pillage et ont de leurs deux oreilles entendu partout murmurer cette sinistre menace, chez lesquels on trouverait une caisse riche en protêts, en significations de jugements, et nullement en numéraire.

D'autres, moins nombreux, mais non moins hypocrites, se trouvent si bien, depuis dix-huit années, des coudées franches laissées à la concurrence ruineuse et à l'exploitation, qu'ils regardent d'un mauvais œil tous ceux qui tenteraient de les dépouiller de cet innocent privilège, et ils se réservent à eux seuls, sous le manteau du commerce ou du chef d'industrie, de piller l'ouvrier et le consommateur.

En un mot, à part quelques rentiers dont la peur a envahi le cerveau malade et qui croient réellement à la chimère du pillage, les autres sont des égoïstes qui crient bien haut dans la crainte d'être écorchés, ou des hypocrites qui n'ayant rien à piller, n'ont rien de mieux faire que de trembler.

Mais il faut que ces mauvaises natures flétrissent ce qu'elles touchent; et, comme toujours, elles ont recours à cette tactique usée, mais toujours bonne, de crier contre les anarchistes en haine des républicains.

Non, personne, si ce n'est les réactionnaires, n'a eu l'idée du pillage; c'est au nom du parti démocratique, que nous démentons les délateurs.

### Les Chevaliers du Jausquenet.

Il y a environ quatre ans, Paris, le bon Paris de M. Dupin recelait dans son sein une bande de filous de la haute volée qui était la terreur des salons de la Chaussée d'Antin et des boutiques du boulevard de Gand; ces boutiques-là commercent ordinairement avec ce qu'on appelle en langage aristocrate la fashion.

Cette bande de voleurs procédait non pas à la manière des gens du peuple que la misère, que la faim poussent quelquefois à commettre de mauvaises actions, ils n'allaient pas enfoncer les portes, demander la vie ou la bourse sur de grands chemins, non. Les beaux fils de la bourgeoisie sont bien plus gracieux: leur manière de détrousser les gens est empreinte d'un bon goût rempli de lâchetés qui sent l'aristocratie d'une lieue. Demandez plutôt à un certain petit journal aristocrate. Demandez à l'un de ses rédacteurs, s'il n'a pas eu connaissance dans le temps de cette fameuse société de filous qui s'introduisaient réciproquement chez tous les marchands de la capitale pour leur escroquer à celui-ci 4,000 fr. d'habits, à celui-là 4,500 fr. de chaussures. Demandez-lui, à ce monsieur, comment il a vécu depuis cinq ou six ans qu'il est à Paris; qu'il nous dise surtout s'il n'a pas fait des achats de denrées, de vins, de livres à des taux énormes pour les revendre ensuite à vil prix; et tout cela pour se procurer un morceau de pain qu'il était incapable de gagner. Ce sont là des apologistes de la royauté! ce sont là les hommes dont la réaction se sert pour battre en brèche la République; et outrager tous les jours des républicains qui depuis longtemps ont fait leurs preuves. Oh! le dégoût l'emporte sur la colère, et je me sens honteux de parler de ces gens-là. Cependant il faut que tout le monde les connaisse, il faut que chacun reçoive le tribut de ses infamies. Dites-nous encore, Monsieur le rédacteur, où étiez-vous le 24 au matin? Nous vous demanderons aussi si ce

n'est pas vous qui êtes l'un des auteurs d'une immoralité littéraire qui a eu assez de vogue parmi la classe corrompue, et surtout parmi la classe bourgeoise.

Dans ce roman n'auriez-vous pas écrit votre propre histoire? Cette société de joueurs, de filous du grand monde, si bien décrite par vous, n'est-elle pas en tous points semblable à cette autre société d'escrocs dont vous faisiez partie, et que vous auriez voulu à toute force poétiser pour vous rendre un peu moins affreux à vos propres yeux? Parlez, dites-nous toute la vérité; nous vous connaissons; ainsi, ne vous gênez pas.

Je m'arrête: je t'en ai assez dit, peuple, pour te faire connaître les hommes qui chaque jour vomissent contre toi et contre tes défenseurs sincères toutes les infamies du ruisseau. Maintenant, je vous le dis, écrivains sans pudeur, taisez-vous; vous n'aurez jamais la parole quand il s'agira de choses saintes, vous les souillerez toujours. Allez, allez cacher votre honte dans les repaires des filles de joie: là seulement il y a quelque chose à faire pour vous; mais n'insultez jamais ce peuple qui a été assez clément pour vous ouvrir les portes de vos prisons le 24 février; car un jour ce peuple, las de vos outrages, vous brisera et vous ferait rentrer dans la boue d'où vous n'auriez jamais dû tenter de sortir.

### Boîte aux dix lettres.

Monsieur le rédacteur,

Retiré du monde révolutionnaire, je n'en observe pas moins avec ardeur la tendance des hommes et des idées. Vous qui êtes absorbé par le mouvement irrésistible qui entraîne souvent les esprits au-delà des bornes du réel, me permettez-vous d'interrompre vos préoccupations et de vous soumettre le document ci-après? Tandis que les clubs (suivant une impulsion que je ne blâme pas au fond, mais dans la forme) craignent d'approfondir le but dans lequel on a garni Paris de troupes, il vous appartient à vous d'approfondir, devant le public, la signification de ce placard révolutionnaire; je l'ai trouvé affiché auprès des casernes par des mains timides; croyez-le bien, mais convaincu. Il a un air d'étrangeté, on le dirait fabriqué clandestinement: c'est que l'armée, toute comprimée qu'elle est, n'a pu fraterniser avec la Révolution de 48 sans que le principe de la souveraineté du peuple ne soit entré dans son cœur, et que, loin d'être prête à servir le premier chef venu ou d'obéir au premier ordre de faire feu, elle est devenue trop démocratique pour oublier le peuple des barricades et tourner ses armes contre lui. Voici ce document:

### Justice à tous.

L'ARMÉE.

La Révolution de février a consacré le principe du suffrage universel;

La garde nationale élit directement ses chefs à tous les degrés de la hiérarchie: pourquoi n'userions-nous pas du même droit?

Que l'armée, comme en 91, élise ses chefs; le peuple, qui veut la règle de la justice, nous invite à suivre son exemple.

Nous souillons de voir dans nos rangs des officiers de privilège, favoris de la monarchie, quand nous pourrions, en vertu du droit d'élection, mettre à notre tête des hommes en qui nous aurions confiance.

Plus d'iniquité! plus de privilège! La Révolution de février, au succès de laquelle nous avons concouru en fraternisant avec le peuple, ne peut vouloir nous traiter comme des parias.

Veillons à la conservation de nos droits! peut-être sommes-nous à la veille de les perdre! Le prince de Joinville a l'audace de se mettre sur les rangs à la représentation nationale; s'il est élu, nous rentrerons sous le joug que la Révolution a brisé, et nous perdrons toutes nos espérances à un avancement juste et légitime.

LE COMITÉ RÉVOLUTIONNAIRE DE L'ARMÉE.

Quoique ce document ait déjà dix jours de date, aucun journal ne l'a connu. Si vous l'accueillez dans vos colonnes, il prouvera à la République démocratique que le sentiment fraternel n'est pas éteint dans l'armée pour le peuple.

Je vous salue.

Nous savons parfaitement que l'esprit de l'armée est démocratique, sous la blouse, sous l'uniforme, c'est toujours le peuple. Le soldat était ouvrier hier, il le sera demain. Ce que nous craignons, ce sont les influences étrangères aux instincts du soldat, ce sont les caresses de la garde bourgeoise, ce sont les enlacements des chefs, c'est l'abrutissement de la disci-

pline. Si le soldat consultait son cœur, ses intérêts, son devoir de citoyen, il ne tirerait jamais sur ses frères. Malheureusement des esprits venimeux cherchent à aigrir l'honneur de l'armée en lui insinuant qu'elle a une défaite à venger. Perfidie! ce n'est point rendre les armes que de les déposer, comme l'armée a fait le 24 février, entre les mains de la population. L'armée n'a point été vaincue, elle s'est associée à une conquête du droit. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les soldats ne se battent plus contre la civilisation ni contre la démocratie, ils ne tournent les armes, que du côté des frontières, parce que, au-delà des frontières, est le quartier-général du despotisme.

### La pauvreté c'est l'esclavage.

Liberté, Liberté, mot sonore, doux son

Que vingt siècles encor n'ont pu réaliser!

Si tu veux que ce mot ne soit plus un mensonge,

Peuple, c'est le travail qu'il faut organiser.

Tant que tu traineras de rivage en rivage

Le boulet du mépris et de la pauvreté,

Ne parle pas de liberté:

La pauvreté c'est l'esclavage.

— Tu marches à côté de ce conscript novice?

Grogard, dans tes foyers, je te croyais rendu...

— Pour le fils d'un banquier, j'ai repris du service;

Hélas! c'est par besoin que je me suis rendu.

— Toi qui sous les drapeaux sers après ton jeune âge,

Homme trop généreux par un lâche exploité,

Ne parle pas de liberté:

La pauvreté c'est l'esclavage.

— J'ai quitté ma chaumière et les champs pour la ville,

D'un favori des cours, je me suis fait laquais.

Je déplore parfois ma condition vile;

Mais j'ai toujours du pain dont souvent je manquais.

Si tu portes encor, dans un honteux servage,

Le sceau que t'imprima la domesticité,

Ne parle pas de liberté:

La pauvreté c'est l'esclavage.

— Passant, je veux te rendre heureux; approche, écoute:

Daigne de ma misère avoir compassion.

J'avais faim, j'étais belle, et bientôt sur ma route

Un abîme s'ouvrit... la prostitution!

— O femme dont la honte a flétri le visage,

Femme qui pour tous biens as reçu la beauté,

Ne parle pas de liberté:

La pauvreté c'est l'esclavage.

Le pauvre, en ses haillons, sait bien qu'il n'est pas libre,

Lorsqu'il passe courbé près des riches hautains.

Seul le travail viendra rétablir l'équilibre

Entre les deux plateaux de nos divers destins.

Mais tant que Pauvre et Riche, en un duel sauvage,

Déchireront tes flancs, vieille société,

Ne parle pas de liberté:

La pauvreté c'est l'esclavage.

Pierre LACHAMBRE.

L'état des finances est désespéré; le gouvernement se voit lui-même forcé d'en convenir. Il ne songe plus aujourd'hui qu'à sauver les formes d'une banqueroute inévitable.

Ce résultat ne nous étonne pas. Les hommes du gouvernement provisoire se sont abattus sur le budget comme une bande de vautours affamés. Ils ont engraisé leurs amis et les amis de leurs amis. Ils ont envoyé dans les provinces des commissaires à 40 et 80 fr. par jour. Ils ont payé des dettes personnelles. Ils ont entretenu des actrices.

La faute en est à vous, citoyens, qui n'avez pas voulu faire un gouvernement à bon marché. Au lieu d'appeler aux affaires des républicains désintéressés et purs, vous avez au contraire porté votre engouement sur des hommes connus par des besoins, des convoitises et des appétits énormes. Il vous fallait un Lamartine, qui a déjà dévoré quatre ou cinq fortunes; un Ledru-Rollin, perdu de dettes; un Marrast, qui ruinait sous lui le National aux abois, qui ruine maintenant la France.

La Révolution était une honnête fille qu'ils ont séduite et flétrie par leurs caresses.

Le gérant: FEUILLET.